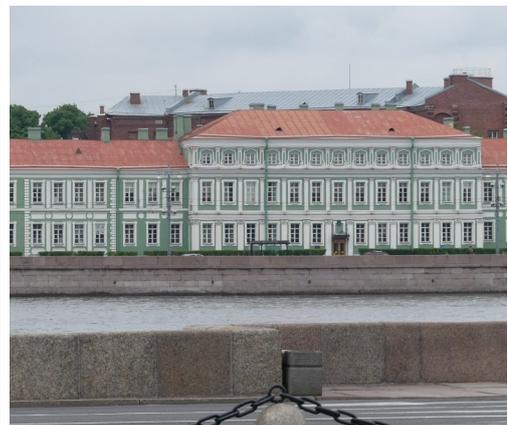
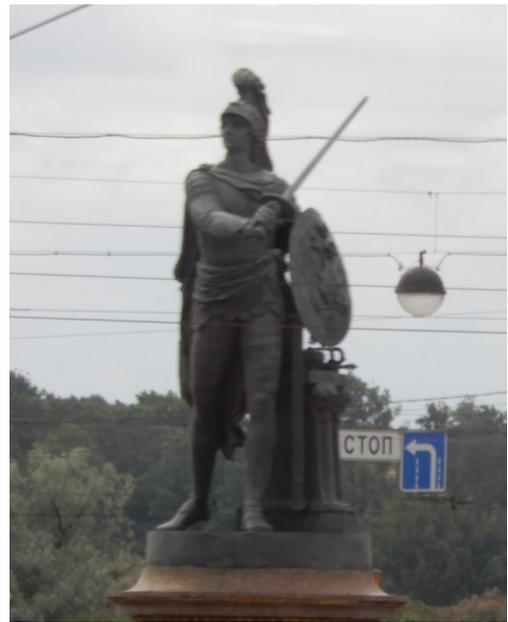


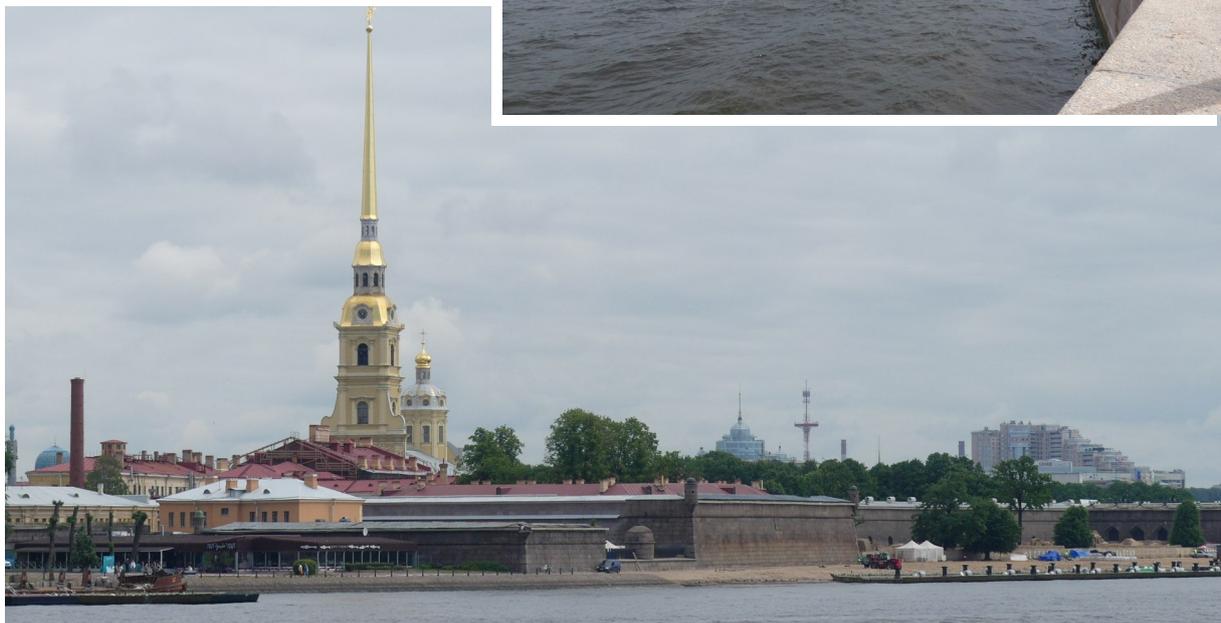
Nous traversons la place des arts, parcourons des rues bien alignées dont les immeubles, par ordre de Pierre 1^{er}, ne pouvaient dépasser les 23 mètres du Palais d'Hiver. Les quais de la Neva nous ouvrent en rive droite la perspective successivement sur l'académie des beaux-arts couronnée d'une statue de Catherine la Grande, la forteresse Pierre et Paul, le croiseur Aurora sagement accosté près de l'école de la Marine qui ne pointe plus ses canons vers le Palais d'Hiver et enfin sur le puissant dôme bleu de la mosquée de Saint-Pétersbourg qui se veut l'équivalent de celui de la tombe de Tamerlan. Sur la rive gauche, après le Palais d'Hiver, et le palais de marbre, ou Palais Michel, le Champ de Mars, où se dresse la statue à la gloire de Souvarov.





Halte photo à la Strelka, sur la pointe de l'Île Vasilyevsky, la plus grande de Saint-Petersbourg, à l'endroit où la Neva se sépare en Grande et petite Neva. Les deux phares décorés de rostres élevés en 1805-1810 servaient d'amers au port maritime. La Neva, fleuve de 42 km de long est l'exutoire du lac Ladoga, large de près d'un kilomètre au centre de Saint-Petersbourg, elle est navigable à partir d'Avril, en fonction de la fonte des glaces. A cet endroit la vue sur la Neva est superbe.

On admire sans se lasser la magnifique perspective d'ensemble sur l'alignement des façades qui semblent petites, comme écrasées, le mouvement incessant des bateaux, l'eau bleue, les courtes vagues, la flèche de la cathédrale Pierre et Paul, . On ne cesse de suivre du regard l'agitation de ces innombrables embarcations, navettes, vedettes, etc., ... Il y a foule à cet endroit pour prendre la belle photo. Il fait encore un peu gris, l'air est presque frais, le vent rafraîchit, c'est l'été. En Russie, il commence le 1^{er} juin.



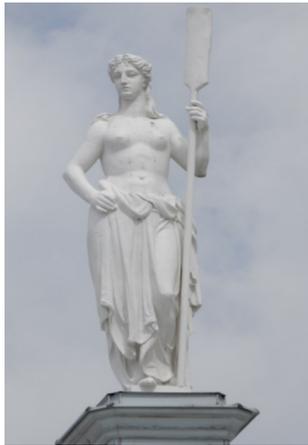


Avant le repas nous visitons la forteresse Pierre et Paul qui occupe toute une île. Une plage-pelouse en fait le tour au grand bonheur des habitants qui cherchent à profiter des rayons du soleil. Autrefois c'était une île marécageuse, l'île aux lièvres. La première pierre de la forteresse a été posée le 16 mai 1703, date retenue pour fixer le jour de la fondation de la ville. Derrière les puissants murs de brique rouge, une vaste cour, autrefois Arsenal où s'entassaient les canons et les boulets, nous éblouit de blancheur. Le pavé blanc et le ciel bleu conjuguent leurs efforts pour nous obliger à baisser le regard devant la flèche qui atteint 122 mètres de haut. Elle se dresse effilée et perce le ciel.

C'est le plus haut édifice de la ville ancienne. L'église a été bâtie de 1712 à 1732 sur ordre de Pierre le Grand, elle remplaçait une église en bois. L'influence des constructeurs hollandais a marqué le style des bâtiments. Le carillon a été offert par la ville de Malines en 2003 pour le tricentenaire.

La file d'attente vers la cathédrale forme un arc de cercle qui cherche l'ombre et contourne des bancs où entre autres des dessinateurs s'exercent à saisir l'expression du visage de quelques touristes avant de leur proposer leur croquis.





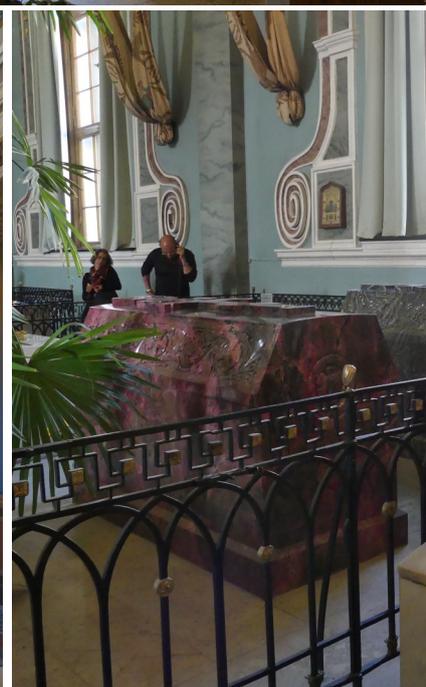
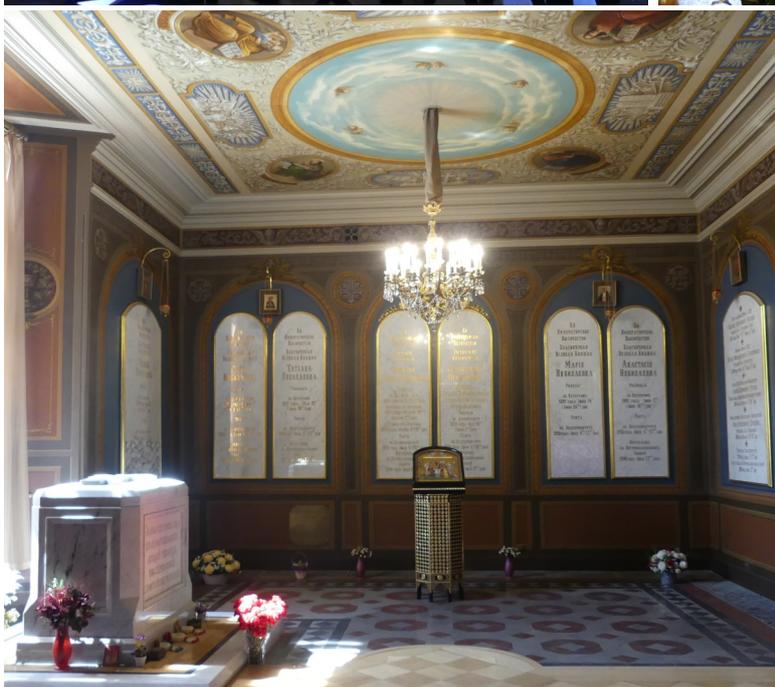
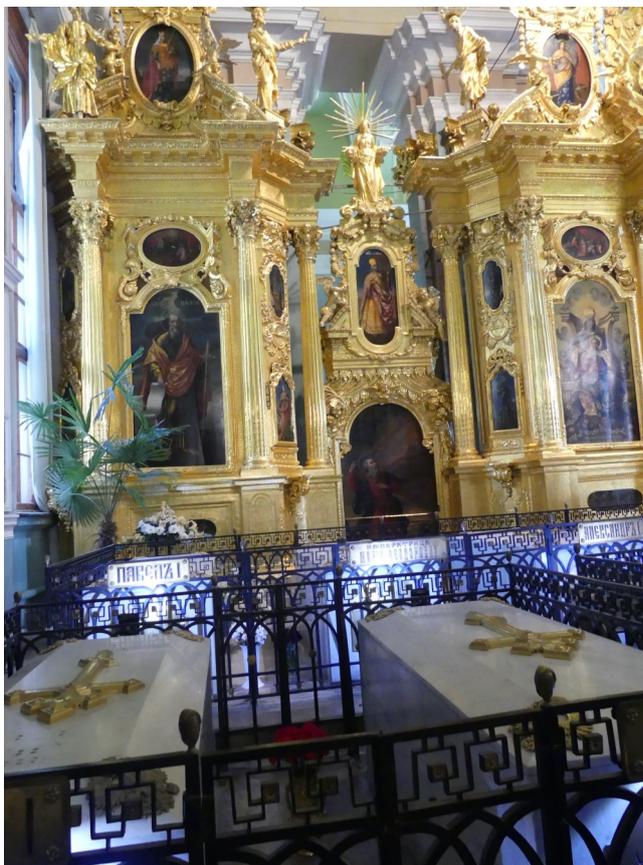
Le soleil chauffe mais la file avance, Dieu merci. La foule qui était dehors et nous avec pénétrons dans l'église, panthéon des Romanov. La puissante dynastie Romanov puis Oldenbourg-Romanov a régné de 1613 à 1917. Les cénotaphes des souverains s'allongent dans la nef, massifs de pierre entourés de grilles de fer forgé, alignés, occupant une grande partie de l'espace. Les dépouilles sont dans la crypte. Les noms sont apposés à chaque emplacement, c'est un parcours d'histoire russe. Le mur du chœur, l'iconostase est magnifique. Dans une chapelle particulière des plaques illustrent le souvenir des derniers Romanov, le tsar Nicolas II et sa famille exécutée à Ekaterinbourg par les communistes.

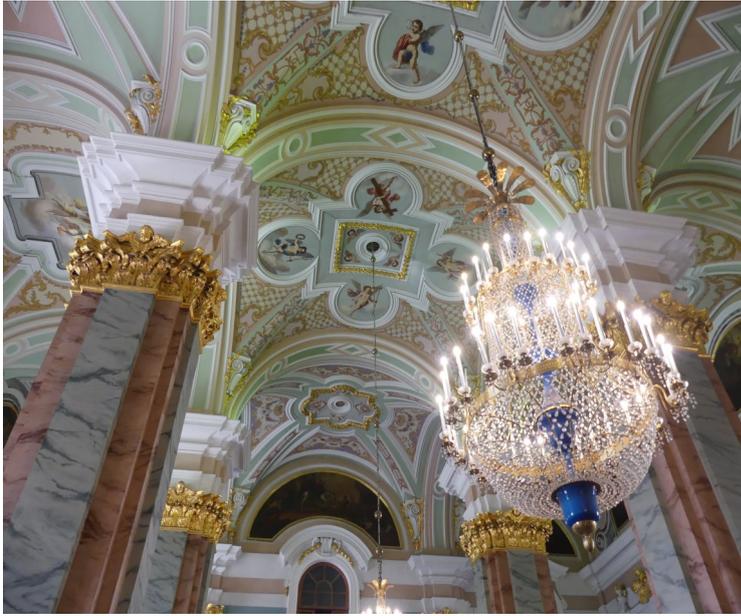


Les touristes se pressent, troupeau attentif et bardé de téléphones portables, de caméras, de tablettes et d'appareils photos. Chacun se tortille et se penche, tente d'obtenir la belle photo de tel ou tel tsar. Pas facile d'éliminer bras et jambes inconnu(e)s ou d'éviter de fixer à jamais le portrait d'un touriste asiatique dans les souvenirs de voyage que l'on regardera plus tard. Heureusement que les dépouilles sont au calme dans la crypte, au moins elles ne sont pas dérangées.

Dans la nef de cette église, ce n'est qu'une foule. Les groupes tournent, prennent leur tour pour scruter les plaques des derniers Romanov, victimes d'une histoire tragique et de la violence révolutionnaire.

Ici il faut aussi lever les yeux au ciel pour admirer le décor et la richesse des détails. Ces couleurs caractéristiques de l'art baroque russe, pastels et ors nous surprennent à chaque fois. La profusion de dorures, les icônes aux visages presque humains, les anges et les prophètes dorés accrochent le regard. Ce monument a survécu aux affres de la révolution.







Sortant de l'église nous sommes rattrapés par la manche pour écouter un groupe de quatre chanteurs habillés en popes qui se produisent dans une chapelle juste après la boutique de souvenirs.

Les chants sont impressionnants, un chanteur de haute taille et au large poitrail utilise tous les registres de sa voix de basse pour éveiller l'écho de la chapelle étroite et accompagne les litanies de ses trois compagnons. Ce sont des basses octavistes, les plus profondes qu'il soit possible d'entendre. C'est le croisement de la religion et des mélodies populaires russes, propre à émouvoir les esprits et à fasciner le croyant. Psalmodier sur un ton uniforme et sépulcral en jouant sur l'intensité des sons hypnotise le spectateur.

Le charme est rompu à la fin par l'annonce en allemand que « *des CD-Roms sont à votre disposition, etc., ... pour quelques roubles* ».

me soumet à l'injonction papale et sélectionne un disque de chants de Noël.



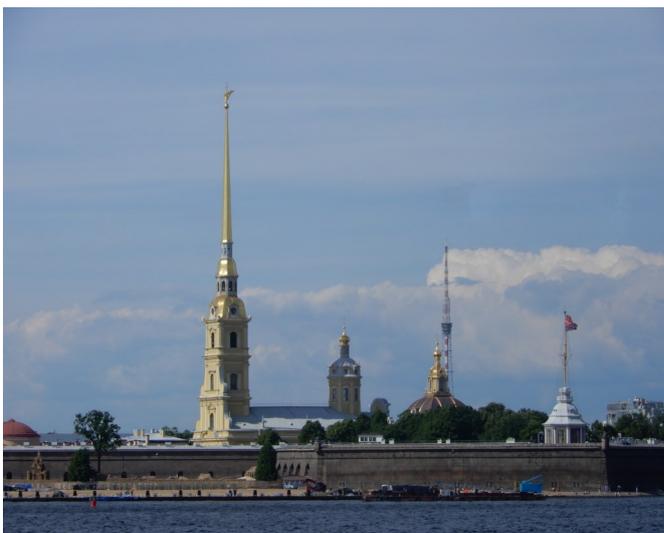
La forte luminosité nous saisit à la sortie de la chapelle. Notre départ est salué par un coup de canon : il est midi, c'est le canon de l'Amirauté qui donne l'heure. Pour les étudiants, c'est aussi le signal attendu de la fin des cours du matin nous dit notre guide. Pour nous c'est le signal de la fin de visite.



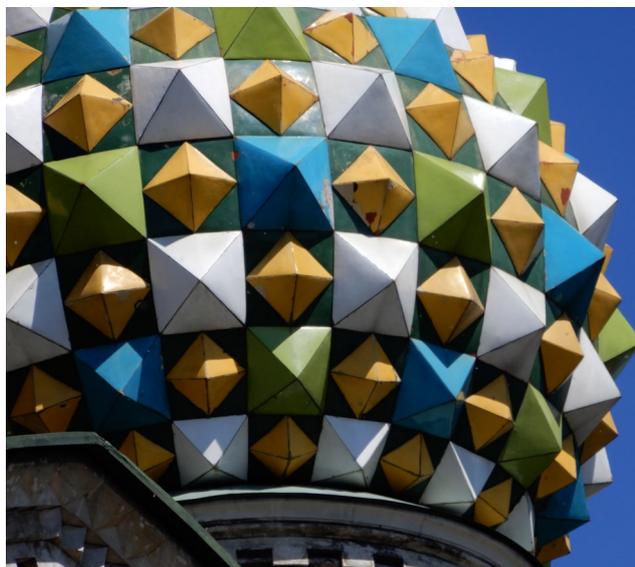
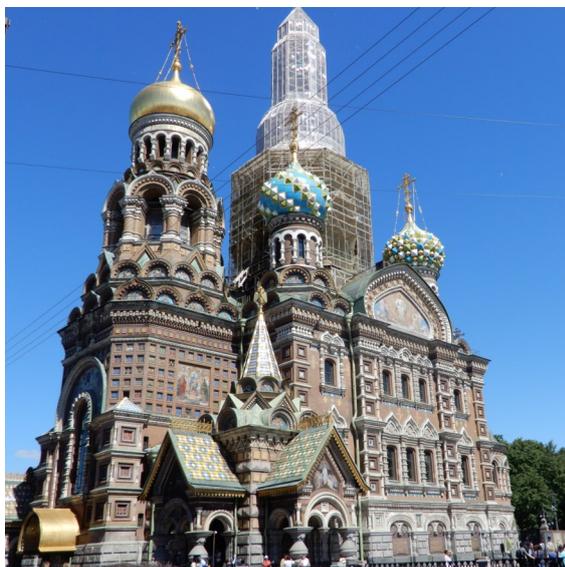
« Je remontai jusqu'au pont de Troïtskoï, pont qui soit dit en passant, a dix-huit cents pieds de long, et d'où l'on m'avait invité à regarder la ville. C'est le meilleur conseil que j'eusse reçu de ma vie. En effet, je ne sais pas s'il existe dans le monde entier un panorama pareil à celui qui se déroula devant mes yeux...

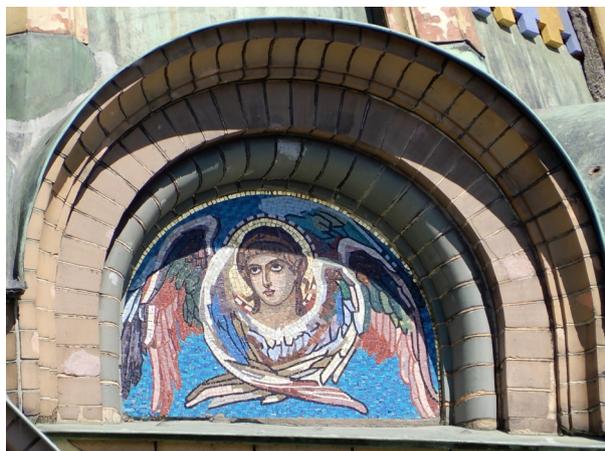
Près de moi, à ma droite amarrée comme un vaisseau par deux légers points l'île d'Aptekarskoï, au-dessus des murailles de laquelle s'élançait la flèche d'or de l'église Saint Pierre et Saint Paul, où sont enterrés les tsars et la toiture verte de l'hôtel des monnaies. En face de la forteresse et sur l'autre rive... l'Ermitage, charmant refuge bâti par Catherine II contre l'étiquette, le Palais impérial d'Hiver... l'amirauté... le quai anglais ... »

Alexandre Dumas, le maître d'armes, p 465.



Traversant la Neva sur le pont de la Sainte Trinité, le Troitskiy most, long de 600 mètres, nous resaluons la statue de Souvarov puis prenons la rue des millionnaires pour nous retrouver au pied de Saint Sauveur devant notre restaurant du jour. La cathédrale Saint-Sauveur par le sang versé ou de la résurrection du Christ est au bord d'un canal, partiellement emmaillottée d'un échafaudage. La façade est superbement décorée. Les bulbes très colorés dominent la ville. De multiples détails accrochent le regard. Elle est appelée « *par le sang versé* » en souvenir du tsar assassiné Alexandre II, le 1^{er} mars 1881 à proximité.





Le restaurant style Tiffany est semble-t-il celui où en 2012 nous avons assisté à un dîner avec danseurs et danseuses folkloriques. Il y a des lieux auxquels les touristes ne peuvent échapper. Pour une fois, le service est lent. Il nous faut récupérer des forces, cet après-midi sera consacré au musée de l'Ermitage.

L'Ermitage...



Il faut le voir au moins une fois dans sa vie. La collection de peintures est incroyablement riche, le décor est celui d'un palais, c'est aussi un véritable dédale de couloirs, de salles, d'enfilades de salles, de salles de danse, de passages, une construction qui s'est poursuivie sur des décennies, une magnifique réhabilitation pour le tricentenaire. Ouvert depuis 1764, c'est le plus grand musée du monde, il accueille plus de 4 millions de visiteurs par an et possède 3 millions d'objets dont 60 000 sont exposés. Le musée englobe le petit Ermitage, le grand Ermitage et une partie du Palais d'Hiver. La tsarine Elisabeth fait détruire le premier palais de l'époque de Pierre le Grand et le fait reconstruire par Bartolomeo Rastelli. C'est ce palais qui a servi d'étalon pour définir « *la ligne céleste de Saint-Petersbourg* » : aucun habitant ne devait vivre plus haut que le Tsar. Catherine II la Grande est à l'origine de la création du musée par ses achats massifs de tableaux et de collections privées et par la transformation des bâtiments. Diderot fut l'un de ses conseillers. On sait en effet que Diderot en plus d'être un philosophe était aussi un critique d'art avisé de son époque. Quelques centaines d'œuvres ont été vendues après la Révolution de 1917, mais au final l'ensemble du patrimoine est resté au musée. Les bâtiments ont un peu souffert de la deuxième guerre mondiale ; les œuvres avaient été protégées ou évacuées à Ekaterinenbourg.

Habilement pilotés par notre guide qui nous évite la foule de l'entrée principale, nous aurons un aperçu de la richesse du musée. Toutes les époques sont représentées, les peintres italiens, français, flamands, allemands, etc... Chacun peut y trouver satisfaction, soit en admirant quelques peintures choisies soit en parcourant au hasard cet immense conservatoire.

Les salles sont en elles-mêmes admirables par la profusion du décor et sa richesse. Le choix des matériaux dont la malachite participe de cette magnificence. Rien n'a été trop beau. A chaque salle un décor, du sol au plafond, le regard est attiré par mille détails, mille perfections. Que soit une collection de médailles, de personnages en biscuit, des statues, une série de tableaux, un tableau isolé, des vases, des meubles, des décors en pierres dures, des tapisseries, des trompe-l'œil, des statues, des soieries et des peintures murales, des miroirs en abîme qui se renvoient les images à l'infini, on ne sait où donner de la tête, où poser son regard. Les lustres, les plafonds peints et à caissons, les trophées ou les amours au-dessus des portes, les corniches donnent le torticolis.